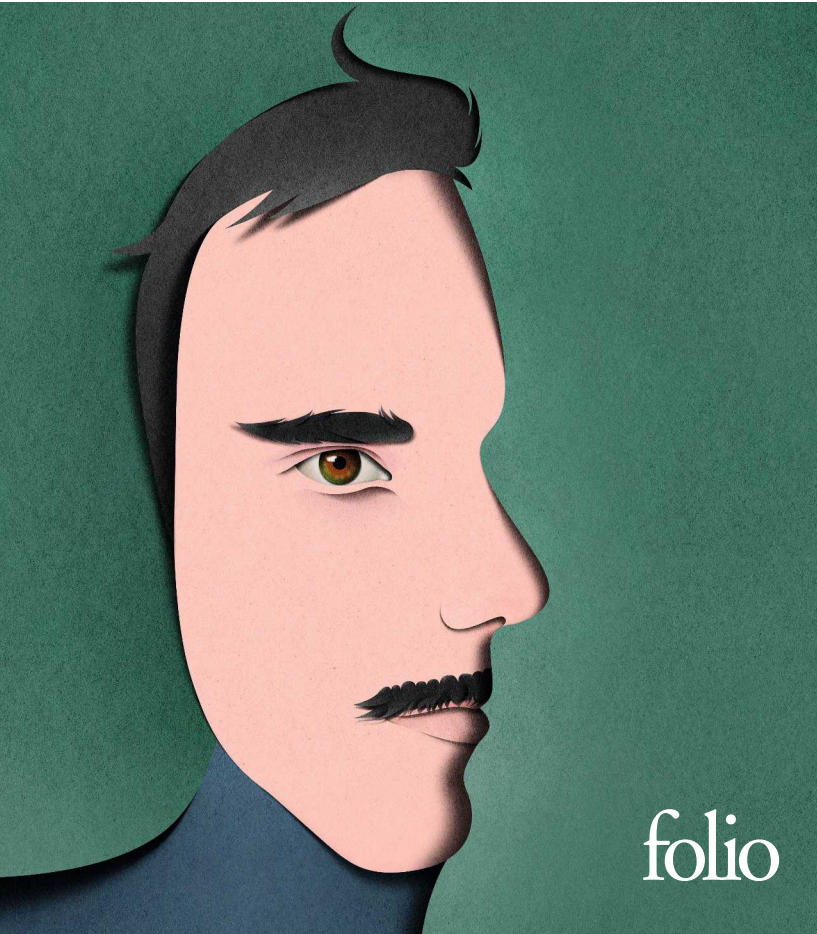


# Antoine Bello

## Scherbius (et moi)



folio



COLLECTION FOLIO



Antoine Bello

Scherbius  
(et moi)

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2018.

*Couverture : Illustration d'Eiko Ojala (détail).*

Né à Boston en 1970, Antoine Bello vit à New York. Il a déjà publié aux Éditions Gallimard un recueil de nouvelles, *Les funambules*, récompensé par le prix littéraire de la vocation Marcel Bleustein-Blanchet 1996, une trilogie : *Les falsificateurs*, *Les éclaireurs*, prix France Culture-Télérama 2009, et *Les producteurs*, ainsi que plusieurs romans : *Éloge de la pièce manquante*, *Enquête sur la disparition d'Émilie Brunet*, *Mateo*, *Roman américain*, *Ada*, *L'homme qui s'envola* et *Scherbius (et moi)*.





# SCHERBIUS

---

MAXIME LE VERRIER



Éditions du Sens

---

1978



## *Où je reçois un appel*

Sans le zèle d'un employé des PTT, je n'aurais peut-être jamais rencontré Scherbius.

Arrivé en fin d'après-midi alors que je ne l'attendais plus, le technicien s'était mis au travail avec une ardeur trop rare pour ne pas être signalée. Une demi-heure plus tard, mon cabinet était raccordé au réseau téléphonique.

Je m'attardai un peu derrière lui pour ouvrir des cartons, tandis que la nuit tombant sur le boulevard Saint-Germain noyait les contours des meubles dans une pénombre fantomatique : le bureau au plateau de verre où j'établirais bientôt mes ordonnances ; la bibliothèque bourrée à craquer ; la paire de bergères tendues de velours vert bouteille ; la commode destinée à accueillir les dossiers de mes patients.

Quand, autour de 20 heures, retentit le carillon du téléphone, je crus à une erreur ou plutôt à un test : les PTT s'assuraient du bon fonctionnement de la ligne. Je décrochai debout. Une voix allante dissipa mes doutes :

- Maxime Le Verrier ?
- Lui-même.

— Francis Monnet à l'appareil. Nous sommes confrères, j'enseigne...

— Oh, je sais qui vous êtes, le coupai-je, en m'asseyant dans l'obscurité.

Le professeur Monnet dirige le service de psychiatrie de l'hôpital Cochin. Je ne l'ai jamais rencontré, mais, comme tous les carabins de France, je me suis usé les yeux sur son *Manuel de la schizophrénie paranoïde*.

— Fort bien, dit-il. Je n'ai, en ce qui me concerne, pas l'heur de vous connaître, mais l'un de mes doctorants m'a parlé en termes plus qu'élogieux de vos travaux sur Charcot.

— C'est très aimable à lui. Ma thèse portait sur les grandes figures de la Salpêtrière : Janet, Babinski, de La Tourette...

— Bien sûr, bien sûr. Qui vous dirigeait ?

— Jean-Claude Sicard.

— Ce cher Jean-Claude ! Que devient-il ?

— Il part à la retraite le mois prochain.

— Le veinard ! Il a toujours sa maison à...

— À Royan ? Mais oui !

— Tant mieux, tant mieux. Trêve de bavardage, vous vous demandez sans doute pourquoi je vous appelle. Figurez-vous que les services du Premier ministre m'ont envoyé un patient qui m'embarrasse bigrement. Un imposteur pathologique du nom de Scherbius...

— Un imposteur, l'interrompis-je, ou un escroc ? Ce n'est pas la même chose.

— Je vous laisse le soin d'en décider. Dans les deux cas, il n'a rien à faire chez moi. Accepteriez-vous de le prendre en charge ?

— Ma foi, comme vous le savez peut-être, je viens d'ouvrir mon cabinet, aussi je ne croule pas sous les patients.

— Alors, c'est entendu, dit Monnet en homme habitué à mener rondement ses affaires. Je vous rendrai visite tantôt pour vous transmettre les éléments en ma possession.

Je proposai au professeur de me déplacer à Cochin. Rien n'y fit.

— Je déjeune demain dans votre quartier. Je serai chez vous à 11 heures, dit-il d'un ton sans appel.

Il raccrocha pendant que je feignais de consulter mon agenda. Je n'avais même pas eu le temps de lui demander comment il avait obtenu mon numéro de téléphone.

## *Un prestigieux visiteur*

Le professeur Monnet sonna à la porte du cabinet à 11 h 20. Si l'idée de s'excuser pour son retard lui traversa l'esprit, il n'en laissa rien paraître.

Légèrement voûté, doté d'une barbichette taillée en pointe, il était vêtu d'un costume bleu à fines rayures, d'une écharpe blanche et de souliers à boucles métalliques. Une crinière poivre et sel lui couvrait les oreilles et lui mangeait le front. Il exsudait la compétence et l'autorité.

— Vous n'avez pas encore fait l'acquisition d'un porte-parapluies ? dit-il en me collant son pépin ruisselant dans les bras.

Il insista pour visiter les trois malheureuses pièces de l'appartement, en me prodiguant des conseils.

— Il vous faut des magazines dans la salle d'attente : *Paris Match*, *VSD*, le *Reader's Digest*. Pas *Télé 7 jours*, on vous le volerait. Installez aussi une plante verte, un ficus par exemple, ils demandent peu d'entretien. Et n'oubliez pas les boules de gomme et les pastilles au miel. Vous avez prévu de repeindre le couloir, j'imagine. Non ? Vraiment : du gris dans un cabinet psychiatrique ? Et pourquoi pas

des dépliants pour SOS Amitié aux toilettes pendant que vous y êtes ?

Un léger chuintement gênait son élocution. Il laissa traîner son doigt sur le rebord de la cheminée, secoua la tête en signe de désapprobation, puis chaussa des lunettes afin d'examiner ma bibliothèque.

— Là, jeune homme, vous marquez des points ! Brémaud, Bourneville, Dumontpallier, vous connaissez vos classiques ! Et qu'avons-nous ici ? Une édition originale de *L'atrophie partielle du cerveau* de Cotard ? Par exemple ! vous l'avez volée à la bibliothèque Sainte-Geneviève ?

— Pas du tout ! m'indignai-je. Je l'ai achetée à Drouot.

— Tout doux, je plaisantais ! Allons, je vois qu'on m'a bien renseigné. Asseyons-nous, que je vous narre ce que je sais de ce Scherbius.

Je lui demandai comment il avait eu mon numéro de téléphone.

— C'est mon assistante qui l'a trouvé. Pourquoi ?

— Les PTT ont mis ma ligne en service à peine une heure avant votre appel.

— Quand aviez-vous réclamé le raccordement ?

— Le mois dernier.

— Alors, tout s'explique. Voyez-vous, les numéros sont attribués à réception de la demande, même s'il faut ensuite des semaines pour effectuer la connexion.

— Je l'ignorais.

— Oh, les PTT se gardent bien de l'ébruiter. Vous imaginez si les gens commençaient à diffuser leurs nouvelles coordonnées avant l'ouverture des lignes ?

— Vu sous cet angle...

Nous nous assîmes face à face. Sans le vouloir, Monnet avait pris ma place.

— Je boirais bien un thé, dit-il en déboutonnant sa veste.

— Je crains de n'être pas encore équipé pour vous en offrir.

— Alors, je me contenterai d'un verre d'eau.

Quand il se fut désaltéré, il consentit à aborder l'objet de sa visite.

— Ce Scherbius, donc. Un drôle de loustic.

— Un imposteur, disiez-vous hier ?

— Mieux que ça : un caméléon. Citez un métier, il l'a exercé. Prof de maths, couvreur, sommelier, chauffeur-livreur... Il reste en poste un jour, une semaine, un mois, et il déménage.

— Quel âge ?

— À vue de nez, la petite trentaine. On ne connaît pas son identité.

— Alors pourquoi l'appellez-vous Scherbius ?

— C'est le nom qu'il a donné quand on lui a mis la main au collet. Un pseudonyme, de toute évidence.

Et Monnet de me conter les circonstances de l'arrestation de son patient, qui sera bientôt peut-être le mien. Apprenant au journal télévisé que l'Élysée s'apprêtait à recevoir le président congolais, Scherbius s'est mis en tête d'accueillir l'éminent visiteur à la base aérienne de Villacoublay. Le temps de prévenir le Quai d'Orsay que Yhombi-Opango aurait quatre heures de retard à la suite d'une escale technique inopinée à Alger, il a loué une limousine et foncé à Villacoublay. Malheureusement pour lui, le



directeur de cabinet de Louis de Guiringaud n'avait pas été averti du contrordre. Arrivé à l'heure dite, il s'est étonné de la présence de ce mystérieux conseiller faisant les cent pas sur le tapis rouge, une gerbe de fleurs dans les bras. Le soir même, Scherbius dormait en prison.

— Serai-je autorisé à lui rendre visite ? demandai-je.

— Vous n'aurez pas cette peine. Le procureur de la République a levé les charges, à condition que notre homme suive un traitement psychiatrique. Le gouvernement ne souhaitait pas donner à cette affaire une trop grande publicité, si vous voyez ce que je veux dire. Les services du Premier ministre m'ont adressé Scherbius, sans réaliser que la pathologie dont il souffre n'a aucun rapport avec mes travaux. Tandis que les vôtres...

— Portent sur l'hypnose, la dissociation, le somnambulisme, des domaines relativement connexes, encore que je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'imposture n'est pas un diagnostic psychiatrique, au sens où l'entend le DSM<sup>1</sup>...

— Peuh, le DSM ! renifla Monnet.

Je souris.

— Je ne suis donc pas le seul à mépriser cette émanation déplorable de l'impérialisme américain...

— Oh que non !

— À la décharge de ses auteurs, trop peu de cas d'imposture ont été recensés à ce jour pour qu'on puisse parler d'une véritable pathologie. L'usage

1. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* édité par l'Association américaine de psychiatrie. Il en sera souvent question dans ce livre.

veut qu'on les classe par nature : escroquerie, diplômes imaginaires, faux états de service, j'en passe et des meilleurs.

— Scherbius ne semble tirer aucun bénéfice de ses supercheries.

— Aucun bénéfice pécuniaire peut-être, mais soyez sûr qu'elles répondent chez lui à un besoin impérieux.

Nous comparâmes ensuite nos points de vue sur Ferdinand « Fred » Demara, l'imposteur américain qui inspira deux livres et un film au début des années 60.

— Spontanément, dis-je, c'est plutôt de ce côté que j'irais chercher. On retrouve le même éventail de professions chez Demara : prêtre, enseignant, chirurgien...

— Chirurgien ! C'est vrai, j'avais oublié cet épisode.

— Il s'était fait engager comme médecin de bord dans la marine canadienne. Il a pratiqué des dizaines d'opérations, sans tuer personne.

— Son portrait manquait quand même d'un peu de profondeur. Comment s'appelait son biographe, déjà ?

— Robert Crichton.

— Il n'était pas psychiatre, si ?

— Romancier.

— Voilà l'explication !

— Et comment ! Il s'extasie devant les exploits de Demara sans se demander de quoi ils peuvent bien être le signe.

— Et donc, pas de profil, pas d'histoire médicale, pas d'antécédents familiaux...

— Rien ! Une succession d'anecdotes sans queue ni tête !

— Si ce n'est pas se moquer du monde...

Je ramenai mon hôte à notre sujet.

— Le procureur est-il au courant de votre visite ?

— Mieux, il m'a donné sa bénédiction. Vous l'informerez à intervalles réguliers des progrès de la thérapie.

— Mes honoraires ?

— Vous seront réglés par le cabinet du Premier ministre. Naturellement, pas un mot de tout ça ne doit filtrer.

— Vous pouvez compter sur moi, dis-je en esquissant le geste de me coudre la bouche.

— À la bonne heure, dit Monnet en se levant. Quand pouvez-vous débiter ?

— Dès aujourd'hui.

— Maintenant ?

— Mais oui, balbutiai-je, un peu surpris.

S'avançant au centre de la pièce, Monnet se pencha en avant et ébouriffa vigoureusement sa tignasse, d'où s'envola une épaisse farine blanche qui vint moucheter ses chaussures. Il rangea ses lunettes dans la poche de son veston, arracha sa barbichette d'un coup sec et rejeta ses épaules en arrière, sans cesser de me regarder.

L'homme qui me faisait face, un sourire narquois aux lèvres, n'avait pas plus de trente ans.

— Par où voulez-vous commencer ? demanda Scherbius en se rasseyant.

## *Pourquoi Scherbius mérite un livre*

Entre le 6 octobre 1977, date de la scène que je viens de décrire, et le 14 avril 1978, j'ai rencontré Scherbius à soixante et onze reprises dans mon cabinet du boulevard Saint-Germain.

Scherbius – je continuerai à le désigner par ce nom étrange, bien qu'il s'agisse à l'évidence d'un pseudonyme – est le patient le plus fascinant que j'ai rencontré. Il ne fait aucun doute pour moi que son histoire prendra place un jour dans les manuels de psychiatrie, entre celles d'Anna O. et de Phineas Gage.

Avec sa permission, je retracerai son parcours, de sa naissance dans les Vosges à ce jour funeste où lui prit l'envie d'incarner, sur une base militaire, la politique africaine de la France.

Je montrerai comment son goût précoce de l'imposture (qui commença à se manifester à l'adolescence) a trouvé à s'épanouir dans un contexte sociofamilial complexe. Je raconterai les années passées dans un monastère trappiste ; les missions d'intérim dans des métiers aussi divers que cuisinier, contrôleur aérien ou pompiste ; les remplacements à l'Éducation nationale à enseigner le latin,

les sciences naturelles ou la gymnastique ; l'engagement inlassable au service de l'État.

Je tenterai, après ce nécessaire préambule, de répondre aux deux questions capitales que ne manqueront pas, à cet instant, de se poser mes lecteurs : Scherbius est-il malade ? Et, si oui, où son cas s'insère-t-il dans le vaste spectre des troubles psychiatriques ?

\*

Il y a cent ans encore, nos sociétés enfermaient, sans chercher à les comprendre, les individus qui s'écartaient, volontairement ou non, de la norme. Épileptiques, pyromanes, paranoïaques, autistes s'entassaient, souvent jusqu'à leur mort, dans des établissements insalubres, auprès desquels les prisons actuelles feraient figure d'hôtels trois-étoiles.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, Charcot, Janet, Richer, Binet, Bernheim et quelques autres jetèrent les bases de la psychiatrie moderne. Jamais peut-être les sciences françaises ne rayonnèrent d'un éclat aussi vif que durant cet âge d'or où les époux Curie, Becquerel, Perrin et Carrel trustaient les prix Nobel.

Hélas, les noms de nos compatriotes ont aujourd'hui disparu du sommaire de l'influente revue *World Psychiatry*, si outrageusement dominé par les patronymes anglo-saxons qu'il est permis de se demander ce qui manque à nos chercheurs.

Du talent ? Notre système éducatif est le meilleur du monde.

Des mentors ? Nos enseignants n'ont rien à envier aux Américains.

Des moyens ? Un peu d'huile n'a jamais grippé les rouages, mais le problème est ailleurs.

Nous devons réapprendre à oser.

Oser tourner le dos à la psychanalyse, qui, parce qu'elle refuse de se soumettre à la méthode expérimentale, ne peut prétendre au rang de science.

Oser réhabiliter l'hypnose, dont l'injuste disgrâce n'est pas le moindre des méfaits de Freud et ses amis.

Oser nous intéresser en priorité aux phénomènes qui semblent contredire la règle plutôt qu'à ceux qui la confirment.

Oser affronter le jugement du public, en présentant nos travaux dans un style accessible, dépouillé du jargon derrière lequel se réfugient les pseudo-experts.

Autant de pieux conseils que je prends l'engagement de m'appliquer à moi-même dans cette monographie, en espérant – sait-on jamais ? – créer un nouveau type de publication scientifique, plus vivant que les mémoires empesés de mes aînés.

La tâche s'annonce immense. Les annales de la psychiatrie recensent moins de trente cas d'imposteurs, et encore ce nombre comprend-il les femmes héroïques qui se déguisèrent en hommes pour s'enrôler dans l'armée.

Seul le susnommé Demara présente de réelles analogies avec Scherbius. Né en 1921 dans l'État du Massachusetts, il s'engagea dans la marine américaine, puis canadienne, fut emprisonné pour désertion, enseigna la psychologie, fréquenta divers ordres religieux et fonda un collège de philosophie. Aux dernières nouvelles, il est chapelain dans un hôpital en Californie.

Après avoir dressé le portrait de Demara pour le magazine *Life*, le romancier Robert Crichton lui consacra un livre (*The Great Impostor*, Random House, 1959), dont le succès engendra une suite (*The Rascal and the Road*, 1961). Une adaptation cinématographique avait entre-temps été portée à l'écran, avec, dans le rôle-titre, un Tony Curtis au faîte de sa gloire.

Ces œuvres, pour distrayantes qu'elles soient, nous seront de peu d'aide dans notre travail. Car Crichton n'est pas Dostoïevski. Tel l'imbécile qui fixe le doigt lui désignant la lune, il se cantonne à rapporter les excentricités de Demara, sans chercher à mettre un nom sur sa pathologie<sup>1</sup>. Là où je vois en Scherbius un patient, Crichton tient Demara pour un trublion bondissant, dont les aventures hénaurmes divertiront un public peu raffiné.

Nous effectuerons donc seuls, sans guide ni béquilles, ce fascinant voyage au centre du cerveau humain.

\*

Un dernier mot avant de m'effacer devant mon sujet. Quand j'ai pris conscience que la personnalité de Scherbius méritait davantage qu'un article dans une revue spécialisée, je me suis mis en quête d'un éditeur de sciences humaines capable de comprendre l'audace de mon projet. Alice Samuel s'est vite imposée comme la partenaire idéale. La fondatrice

1. Sans doute faut-il s'en féliciter au vu de l'effrayante pauvreté des connaissances psychiatriques de l'auteur.

des Éditions du Sens a constitué en quelques années un catalogue éclectique, allant de la démographie à l'épistémologie, en passant par la criminologie et la sociologie, son domaine de prédilection. Le fait que nous soyons tous les deux nés après la guerre à vingt kilomètres de distance (elle à Avranches, moi à Saint-Pois) a achevé de nous rapprocher. J'ai trouvé en Alice l'aiguillon et le soutien dont rêve tout auteur. Par son écoute, ses intuitions, son inaltérable bonne humeur, elle a rendu ce livre meilleur qu'il n'aurait dû l'être.



## *L'enfance*

Tirer son histoire à Scherbius n'a pas été sans mal. Des minutes entières peuvent s'écouler sans qu'il décroche une parole. Je me conforme à son rythme, tant il est visible qu'il n'a pas l'habitude de s'épancher. Certains souvenirs d'enfance semblent profondément enfouis ; il faut toute mon expérience pour les ramener à la surface. Parfois, gêné de s'être laissé aller à des confidences, Scherbius m'implore de les oublier, comme si l'on pouvait purger sa mémoire en actionnant un interrupteur.

Nos séances ont lieu les lundis, mercredis et vendredis, entre 11 heures et midi. Scherbius m'autorise à les enregistrer, à condition que je n'écoute pas les cassettes en sa présence. Il répugne à entendre le son de sa voix, pour des raisons que le lecteur comprendra plus tard.

J'observe attentivement son langage corporel. À qui en connaît les codes secrets, la posture fournit de précieux enseignements. Scherbius est le plus souvent penché en avant, les jambes écartées, les pieds fermement posés au sol, d'évidents signes de franchise, voire de confiance lorsqu'il se renverse

en arrière en joignant ses mains derrière sa nuque. De temps à autre cependant, je le vois se recroqueviller, croiser les jambes, s'humecter les lèvres, cligner bizarrement des yeux. Il ne soutient plus mon regard, fixe la pendule au-dessus de la porte ou une étagère de la bibliothèque. Je sais alors qu'il s'apprête à me mentir ou, plus exactement, à me livrer la version de la vérité qu'il est capable de supporter. Il est dans ces moments souvent question de son père.

Pour sincère qu'il soit le plus souvent, Scherbius garde sa part de mystère. Il refuse de divulguer sa date de naissance, de peur que je ne retrouve son identité grâce aux registres d'état civil. Il dit être né après la guerre, sans préciser si, dans son esprit, cette dernière s'est achevée à l'automne 1944 avec la fin de l'Occupation ou en mai 1945, à la capitulation allemande. À partir de divers indices qu'il serait vain d'exposer ici, je situe sa naissance quelque part entre septembre 1944 et juin 1946. Il a donc trente et un ou trente-deux ans à l'heure où j'écris ces lignes.

Alexandre Scherbius (le prénom est aussi douteux que le patronyme) a vu le jour et a grandi en Lorraine, dans le département des Vosges. Où exactement dans les Vosges ? Scherbius évoque une « grosse bourgade », dont je n'imagine pas la population inférieure à trois mille habitants. Une vingtaine de communes répondent à cette description, telles que Saint-Dié, Épinal, Gérardmer ou Remiremont. Je m'interdis de pousser mes recherches, par respect pour le désir de confidentialité de mon patient.

Alexandre est le fils cadet de Joseph et Suzanne. Il a une sœur, Danielle, de six ans son aînée. Bien

qu'en âge d'être mobilisé durant la guerre, Joseph a échappé à la conscription, pour des raisons obscures. Scherbius s'est récrié avec la dernière énergie quand j'ai émis l'hypothèse que ses parents aient collaboré avec l'ennemi.

Ni l'un ni l'autre ne sont originaires de Lorraine. Joseph a grandi à Nice, où vivent encore ses frères, Suzanne en Vendée. Je ne peux que spéculer sur les motifs qui ont conduit les jeunes mariés à s'établir dans une région lointaine, peu réputée pour son hospitalité. Fuyaient-ils leurs familles ? Des créanciers pressants ? Tout au plus Scherbius lâchera-t-il que ses parents « avaient leurs raisons » de jeter l'ancre dans les Vosges.

Pendant un moment en tout cas, la chance leur sourit. Joseph dirige un cabinet d'expertise-comptable. Avec l'aide d'une demi-douzaine d'employés, il sert les entreprises de la région (principalement des exploitations forestières et des établissements textiles) et quelques gros commerces. Quand arrive le printemps, il prépare les déclarations de revenus des notables. Il gagne très correctement sa vie. Le cabinet dégage, bon an mal an, un petit bénéfice, suffisant pour faire construire au début des années 50 un pavillon de trois chambres – « en bordure de la forêt », précise Scherbius, un détail de peu d'intérêt pour qui connaît le massif vosgien.

Suzanne est mère au foyer. Quand les tâches ménagères lui laissent un peu de répit, elle offre ses services à la paroisse, où l'on ne refuse jamais son aide. Elle reprise des vêtements, collecte des denrées, organise la tombola. Très pieuse, elle s'assure que ses enfants reçoivent les sacrements,

le baptême dès la naissance, puis la communion et la confirmation.

Danielle, la sœur de Scherbius, est une de ces enfants que l'on qualifie de « modèles ». Excellente élève, adulée de ses professeurs, elle montre de remarquables dispositions pour les arts. Elle passe sans effort du piano au violon, compose des sonates et chante dans le chœur paroissial. Derrière cette perfection de façade se cache toutefois une réalité moins honorable. Danielle persécute son petit frère. Sous couvert de le bichonner, elle l'accable de reproches et de brimades plus ou moins cruelles. « Elle n'aimait rien tant que de me faire accuser des forfaits qu'elle avait commis, se souvient Scherbius. Elle racontait par exemple que j'avais vidé la boîte de fruits confits, que j'empochais la monnaie des courses ou que j'avais cassé le vase rose du salon. Sa fourberie ne s'arrêtait pas là : elle glissait des limaces dans ma culotte, passait mes semelles au saindoux... Une fois, elle a même tranché mes poissons rouges en lamelles. Le pire, c'est qu'entre deux dégelées, mon père me conseillait de prendre exemple sur ma sœur ! »

Danielle est tout simplement jalouse de devoir composer avec un nouveau venu qui accapare l'attention à laquelle l'avaient habituée ses parents. « La maison est trop petite pour nous deux », déclare-t-elle un jour à Scherbius en lacérant sa chemise.

Au grand dam de Danielle, son frère affiche rapidement une personnalité aussi forte que la sienne. Très en avance sur ses camarades, il saute une classe, puis une deuxième. Il fréquente à l'époque une école religieuse pour garçons, où son impertinence lui

vaut régulièrement des ennuis. « Un jour, raconte-t-il, je me suis pris de bec avec le prof de maths. Il ne voulait pas entendre parler de ma démonstration de géométrie, qui était pourtant meilleure que la sienne. Quand il nous a ordonné de recopier sa solution, j'ai croisé les bras en signe de défiance. Il m'a envoyé chez le surveillant général. Je me suis levé, tranquille comme un pape, et me suis dirigé vers la porte en sifflotant. L'erreur, c'était le sifflotement : alors que je passais à sa hauteur, il m'a retourné un énorme coup de règle en bois en travers de la figure. Je me suis traîné dehors, en beuglant comme un veau. Mon nez pissait le sang ; on a appris plus tard qu'il était cassé. »

Par peur du qu'en-dira-t-on, les Scherbius renoncent à attaquer l'école, mais changent leur fils d'établissement. Il atterrit dans une boîte privée, indigne de son niveau. « Je me promenais tellement en cours, se souvient-il, que ma principale occupation consistait à chercher des moyens d'amuser la galerie. Je pointais les erreurs des profs, je faisais tourner les surveillants en bourrique. Les élèves m'adoraient, car mon ingéniosité ne s'exerçait jamais contre eux. Je soutenais mordicus au prof de sports que nous avions couru quatre tours de piste et non trois, à celle de maths qu'en raison d'une sortie de classe nous manquerions son devoir sur table. Une fois, j'ai même failli obtenir un jour de congé pour tout le bahut. J'avais écrit au proviseur, sur un faux papier à en-tête de l'académie, "qu'à titre expérimental, le 5 avril, jour de la naissance de Jules Ferry, père de l'école publique et illustre Lorrain, serait férié cette année". Le lendemain, nous

avons reçu une circulaire en ce sens. Si certains profs n'avaient pas eu des conjoints dans d'autres établissements, ç'aurait pu marcher. Le proviseur a promis une récompense à qui dénoncerait le coupable. Personne n'a cafté. »

À onze ans, Scherbius est en quatrième. Il n'a pas encore entamé sa croissance et pèse à peine quarante kilos. Dans son temps libre, il lit, s'exerce au calcul mental (j'aurai l'occasion d'y revenir), collectionne les timbres et les vignettes de footballeurs.

Il s'adonne au sport en dilettante ; il joue un peu au ballon dans la cour de récré, au ping-pong dans le foyer de la paroisse. Il a des camarades, mais pas d'ami véritable. Il se sent trop différent de ses condisciples qui ont deux ans de plus que lui, triment comme des damnés pour rapporter des notes tout juste passables et confèrent de sujets qui ne l'intéressent pas encore. Il n'a plus d'animal domestique depuis l'épisode des poissons émincés. Il rêve de posséder un jour une mobylette, symbole de liberté. En attendant, il sert la messe le dimanche, en y mettant tout son cœur.

« J'ignore, au soir du Jugement dernier, quelle porte m'indiquera saint Pierre, mais j'ose dire que je me considère comme quelqu'un de spirituel. Les offices religieux, notamment la messe catholique, m'apaisent. Sa forme immuable, la litanie des Évangiles qu'on finit par connaître par cœur, les chants maladroits des fidèles, les incessantes références à l'éternité ont quelque chose de profondément rassurant. Quand notre abbé m'a proposé de devenir enfant de chœur, j'ai ressenti une immense fierté, l'impression d'entrer dans une deuxième famille. »

Il a emménagé dans la chambre, plus vaste, de Danielle, partie à Nancy suivre des études de lettres. Sitôt rentré de l'école, il se calfeutre dans son sanctuaire, où il se repaît des aventures d'Alexandre Dumas, de Jules Verne et de Maurice Leblanc, en suçotant des carrés de chocolat. Ce soir de 1957 ou 1958, le dos calé par deux oreillers, il relit pour la énième fois *De la Terre à la Lune*, quand des coups tambourinés à la porte du logis le tirent brusquement de l'enfance.

## *La fin de l'innocence*

— Gendarmerie nationale, ouvrez !

Le ton comminatoire du visiteur ne souffre aucune ambiguïté : il ne demande pas, il ordonne.

Suzanne jaillit du fauteuil dans lequel elle tricotait pour éteindre la radio. Elle resserre machinalement les pans de sa robe de chambre, en interrogeant Joseph du regard.

Le patriarche aussi a sursauté. Il est assis à la table du séjour, des papiers étalés devant lui. Pendant la période de clôture des comptes des entreprises, il travaille souvent après le dîner. Il ne s'est pas changé en rentrant, se contentant d'enfiler des mules, de desserrer sa cravate et d'ouvrir le col de sa chemise. Il est aussi interloqué que son épouse.

— La gendarmerie, s'alarme celle-ci. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Il n'y a qu'une seule façon de le savoir, dit Joseph en se dirigeant vers l'entrée.

Le jeune Alexandre sort de sa chambre pour voir son père actionner la poignée au moment précis où les gendarmes enfoncent la porte. Joseph reçoit le battant en pleine figure et s'écroule au sol. Suzanne



se rue vers son mari en hurlant. Le seuil livre passage à deux butors en uniforme qui, loin de s'excuser pour leur maladresse, empoignent leur victime sous les aisselles et la relèvent sans ménagement. Joseph titube, il est sonné. Alexandre mouille son pantalon de pyjama. Il n'a jamais eu affaire à la police. Il ne comprend pas ce qui se passe.

— Vous êtes fous ! s'indigne Suzanne. Vous auriez pu le tuer.

Un des gendarmes – « celui à la chevalière », comme l'appelle encore vingt ans plus tard Scherbius – minimise l'incident.

— Ça va, on ne pouvait pas savoir qu'il allait ouvrir !

— Si vous lui aviez laissé le temps de répondre, vitupère Suzanne en examinant le visage tuméfié de son mari.

— Bon, on n'a pas que ça à faire, dit l'autre (« le moustachu »). Vous êtes bien Joseph Régis Armand Scherbius ?

Le maître des lieux opine, tel un boxeur groggy qui obtempère aux injonctions de l'arbitre sans les comprendre.

— Suivez-nous. Le juge d'instruction veut vous entendre.

Joseph essaie de répondre, mais les sons restent coincés dans sa gorge. Il fait signe à Suzanne d'approcher, lui murmure quelques mots à l'oreille.

— À quel sujet ? traduit-elle.

— Ça, vous verrez avec lui.

— À cette heure-ci ?

À ces mots, le moustachu s'esclaffe.

— Un juge sur le pont à dix du ? La bonne

blague ! Demain matin, si votre mari a de la chance. Pour l'heure, sa chambre l'attend.

— Sa chambre, je ne comprends pas...

— Sa cellule, si vous préférez.

Soudain, Joseph se dégage de l'étreinte des gendarmes et prend ses jambes à son cou. Il prétendra plus tard avoir voulu réunir quelques affaires. Les agents, croyant qu'il cherche à s'enfuir, le rattrapent au pied de l'escalier, le déséquilibrent en l'alpaguant par sa cravate et le traînent à travers le salon, tel un chien en laisse. Joseph, hirsute, la bave aux lèvres, se tord sur le tapis, tandis que Suzanne desserre le garrot, en hurlant à Alexandre d'aller chercher des compresses.

## *Première imposture*

Joseph passera cette nuit ainsi que les 1 533 suivantes (un nombre à jamais gravé dans la mémoire de Scherbius) derrière les barreaux. Il lui est reproché d'avoir présenté sous un jour favorable (« falsifié », dira le procureur) les comptes d'un de ses clients, une usine textile en situation de faillite virtuelle. Sans contester les faits, Joseph prétend avoir agi à la demande des actionnaires, dans l'attente d'une commande imminente, qui aurait remis la société à flot et préservé l'emploi. Lesdits actionnaires nient avoir sollicité un traitement de faveur. Armés des meilleurs avocats de Nancy, ils se constituent partie civile et chargent de façon ignominieuse Joseph, qui écope de cinq ans ferme<sup>1</sup>. La plainte pour violences policières qu'a déposée Suzanne a entre-temps été jugée irrecevable.

Il est difficile de sous-estimer l'importance de cet épisode dans la formation psychique du jeune Alexandre, qu'on croirait sorti d'un film de

1. Une peine qualifiée d'« outrancière » et de « punitive » par les experts en droit pénal que j'ai interrogés.

Costa-Gavras sur les horreurs du totalitarisme. Car enfin, dans quel monde des citoyens présumés coupables sont-ils molestés sous les yeux de leurs familles, puis jetés en prison, sans considération pour la noblesse de leurs motifs ? Quand j'ose me faire l'avocat du diable et insinuer que son père a peut-être, après tout, accepté un pot-de-vin, Scherbius m'apprend que le juge a bientôt échangé sa 4L contre une luxueuse DS, preuve qu'il aurait monnayé ses faveurs.

L'affaire est suffisamment opaque pour tolérer les deux interprétations. Dans la première, Joseph a voulu rendre service à un gros employeur de la région, en lui donnant le temps de se tirer d'un mauvais pas. Dans la seconde, il a maintenu artificiellement en vie une société qui méritait d'aller au tapis, moyennant un bakchich. Entre ces deux visions opposées, il n'étonnera personne qu'un préadolescent choisisse celle qui préserve l'image du père, même si elle alimente du même coup sa défiance vis-à-vis de l'appareil judiciaire. Dans tous les cas, les sévices ayant entouré l'arrestation sont inexcusables, de même que l'impunité dont ont bénéficié leurs auteurs.

Joseph est emprisonné à la maison d'arrêt d'Épinal. Suzanne lui rend visite le samedi après-midi. Dans les premiers temps, Alexandre l'accompagne au parloir, mais le spectacle du délabrement physique et moral de son père lui devient vite insupportable. Il s'inscrit dans une équipe de foot dont les entraînements coïncident comme par hasard avec les heures de visite.

La famille fait aussi le douloureux apprentissage

de la pauvreté. Les économies ont servi à payer la défense de Joseph, avec le succès que l'on sait. La maison, Dieu merci, est entièrement remboursée, encore que les taxes et dépenses d'entretien représentent une lourde charge. Le cabinet comptable n'a pas survécu au scandale.

Suzanne fait feu de tout bois, mais, faute de qualifications, ne peut prétendre à des occupations très lucratives. Elle coud, repasse, lave des voitures. Les voisins qui consentent à l'employer fixent unilatéralement le montant de ses gages, en appliquant une décote qu'on ne peut qualifier autrement que de prix de l'opprobre.

Danielle, qui a interrompu ses études de lettres, a réemménagé dans sa chambre. Elle a trouvé un poste de secrétaire sous le nom de jeune fille de sa mère. Le soir, elle s'exerce à la dactylographie, dont la maîtrise lui assurerait de meilleurs émoluments. Elle bat froid à Alexandre, à qui elle reproche de n'avoir pas pris la défense physique de son père. « C'est ridicule ! Vous me voyez, à douze ans, me colleter avec deux malabars de la maréchaussée ? » se justifie l'intéressé avec une indignation intacte.

On ne peut qu'être frappé par le parallèle entre le brusque déclassement social des familles Scherbius et Demara. Ces derniers appartiennent à la bourgeoisie de Lawrence, une ville de taille moyenne du Massachusetts. Ils mènent grand train, emploient des domestiques qui donnent du « Monsieur » et du « Mademoiselle » aux bambins. Ferdinand Senior exploite des cinémas. Mais le pouvoir d'achat des Américains se contracte brutalement pendant la Grande Dépression et, avec lui, la fréquentation des

salles obscures. Quand son petit groupe s'effondre sous le poids des dettes, la famille est forcée de troquer sa luxueuse propriété pour un appartement miteux dans les quartiers populaires.

Le mythe de la toute-puissance paternelle joue un rôle fondamental dans la constitution de l'identité masculine. Chaque homme se rappelle le jour où il a vu pour la première fois son père courber l'échine devant un agent de police ou avouer, honteux, au repas dominical que la famille n'a pas les moyens de partir en vacances. Nous nous remettons d'autant mieux de ce traumatisme qu'il intervient en général assez tard – pour schématiser, à l'adolescence – et nous permet de relativiser nos échecs futurs. Alexandre, lui, n'a que onze ou douze ans quand il assiste, impuissant, à l'arrestation de son père. Qu'on ne se méprenne pas sur la nature de ses larmes : il pleure sur l'innocence révolue, sur sa vulnérabilité nouvelle, sur la terrifiante incertitude du monde qui vient. Il s'est levé enfant, c'est en homme qu'il se couche.

Deux autres traits de son comportement prennent, selon moi, racine dans cette scène fondatrice : sa peur panique de la misère et son mépris pour l'administration ; ce n'est pas un hasard s'il incarne aussi souvent des représentants des forces de l'ordre.

Alexandre sèche de plus en plus régulièrement les cours, se rendant à la place à Metz ou Nancy, où il traîne dans les rues pendant des heures. Il fait une consommation effrayante de romans français et allemands, langue qu'il parle parfaitement et, pour autant que je puisse en juger, sans accent.

À l'âge de quinze ans (il en paraît dix-huit), il

commet sa première imposture. Un mercredi, alors qu'il lit au bord de la piscine couverte de Bar-le-Duc, une jolie adolescente vêtue d'un maillot une pièce et d'un bonnet de bain l'accoste pour lui demander s'il connaît un certain Jean-Marc, censé lui donner une leçon de natation.

Scherbius ne fait ni une ni deux.

— C'est moi ! s'exclame-t-il en sautant sur ses pieds. Pardon, je n'ai pas vu le temps passer.

Puis, tendant la main à son élève :

— Jean-Marc.

— Nathalie.

— Enchanté de faire ta connaissance. Va chercher une planche et une ceinture et prends la ligne trois.

— Une ceinture ? glousse Nathalie. Je n'ai plus six ans.

Scherbius met les poings sur les hanches en affectant un air agacé :

— Et si je te dis que les Allemandes de l'Est s'en servent pour travailler leur phase d'appui en brasse ?

— Vraiment ?

— C'est pour ça qu'elles nagent deux secondes plus vite que les Françaises. Allez, hop hop hop !

Nathalie s'exécute docilement. La façon gentille mais ferme dont Jean-Marc l'a remise à sa place lui a fait passer l'envie de contester ses méthodes.

Scherbius est le premier surpris de la facilité avec laquelle se sont enchaînés les événements. Tout en encourageant son élève qui aligne les longueurs de bassin, il surveille du coin de l'œil la sortie des vestiaires, d'où peut émerger à tout moment le véritable Jean-Marc. Il regrette d'être pieds nus. Un

maître-nageur digne de ce nom porte des claquettes, un maillot de bain rouge, un tee-shirt blanc et un sifflet. Primordial, le sifflet. Il s'en souviendra la prochaine fois.

Nathalie s'approche du bord pour recueillir ses conseils. Il est bien en peine de lui en donner : elle se débrouille très bien, cette gamine. Bien mieux que lui en tout cas, qui nage la brasse la tête hors de l'eau et ignore l'existence du papillon.

— Ça ne va pas du tout, laisse-t-il tomber. Depuis combien de temps tu prends des leçons ?

Les traits de Nathalie se décomposent.

— Six ans.

— Tss, tss..., siffle-t-il en hochant tristement la tête. Bon, on va tout reprendre de zéro. Tu vas me faire quatre longueurs avec la planche, en te concentrant sur l'allonge des jambes. Et pense à garder tes pointes de pieds dans l'axe.

— Mon coach à Besançon disait qu'elles devaient être légèrement ouvertes, se permet Nathalie.

Scherbius lève les yeux au ciel comme si, de toutes les idées fausses qui corrompent la natation moderne, celle-ci l'exaspère tout particulièrement.

— Grand bien lui fasse, mais à Berlin, les pieds restent parallèles. Et jusqu'à preuve du contraire, les Allemandes gagnent plus de médailles que les Franc-Comtoises. Allez, zou !

Scherbius se sent suprêmement détendu. Il pourrait baratiner cette môme tout l'après-midi. Tant qu'elle ne lui demande pas une démonstration. Et même ça, il a prévu le coup ! Il prétextera un eczéma : le médecin l'a interdit de bassin pendant une semaine. Bon, les avantages de la situation ne



sautent pas aux yeux : il ne sera vraisemblablement pas payé pour son travail, ne pourra plus remettre de sitôt les pieds à Bar-le-Duc. Pourtant, à tout prendre, il préfère être ici qu'en cours de sciences nat'.

Nathalie termine ses quatre longueurs. Elle parle de « sensations nouvelles », d'une « qualité de glisse supérieure ». Scherbius a le triomphe modeste. Il lui donne d'autres exercices, souligne en passant les bienfaits d'une approche holistique.

— Holisquoi ?

— Holistique, dit Scherbius en régurgitant son cours de philo de la veille. Qui prend en compte l'ensemble des aspects constitutifs de la performance. Ton moniteur à Besançon, il te faisait travailler la technique – et encore, faut le dire vite. Moi, je te parle musculation, alimentation, mental. On va faire de toi une machine à gagner.

Nathalie le ramène sur terre.

— Je ne peux m'entraîner qu'une heure par semaine. Peut-être deux si ma mère est d'accord.

— Je lui expliquerai. Crois-moi, elle comprendra.

Ce n'est pas du bluff. À cet instant, Scherbius est totalement habité par son rôle. Il est un éducateur sportif prêt à convaincre une mère que sa fille a de l'or dans les jambes. Il sait déjà comment il va s'y prendre. Lui parler des Allemandes de l'Est. Des déplorables pieds en canard de Nathalie. De ce jean-foutre de Besançon qui a dû avoir son diplôme dans une pochette-surprise. Des vertus éternelles du sport.

Nathalie commence à donner des signes de fatigue. La leçon arrive à son terme. Si le vrai Jean-Marc

s'est trompé d'une heure, il ne va pas tarder à débouler. Scherbius n'est pas prêt à courir ce risque. Il sort son élève de l'eau, lui prescrit quelques assouplissements, la félicite pour sa bonne volonté.

— J'aime ton attitude. Tu n'es pas comme ces bêcheuses que j'entraînais à La Tranche-sur-Mer.

Il ignore d'où lui vient cette phrase. Curieusement, il n'a jamais peur de proférer une bêtise. Les mots qui se bousculent dans sa tête trouvent toujours à se combiner de façon à peu près cohérente à la sortie.

— On se voit la semaine prochaine, dit-il en hisant son sac en bandoulière. Et pense à ce que je t'ai dit sur l'approche holistique.

— La machine à gagner, sourit Nathalie.

Elle a ôté son bonnet de bain. Ses cheveux blonds tombent en cascade sur ses épaules, elle est décidément charmante. Pourtant, une intuition conseille à Scherbius de ne pas s'éterniser.

La prochaine fois, il sera mieux préparé.

« *Je pars* »

Suzanne se tue à la tâche pour que ses enfants ne manquent de rien. Elle s'est mise en tête que Danielle doit reprendre ses études, qu'Alexandre a l'étoffe d'un grand médecin, d'un chirurgien peut-être. Elle promène des chiens le jour, brode des robes de communiantes la nuit, fourrant le produit de ces petits boulots dans des enveloppes étiquetées « Viande », « Gaz », « Bus », qui finissent par symboliser aux yeux de Scherbius le fardeau qu'il représente pour sa mère. Il ne peut plus lire dans son lit sans penser à la note d'électricité, se réserver à table sans calculer le prix de sa gourmandise. Il tourne sur deux ou trois tenues étriquées, recolle périodiquement les semelles de son unique paire de souliers. Il y a beau temps qu'il a enterré ses rêves de scooter.

Il a seize ans. Dans trois mois, il aura son bac. Car, en dépit de ses incartades, il se maintient en tête de classe. Pour autant, il ne parvient pas à se projeter dans le futur. Commencer des études pour les interrompre aussitôt, comme Danielle ? Très peu pour lui. Gratter du papier dans un bureau ? Non, merci. Entrer dans l'administration, au service des oppresseurs ? Plutôt crever.

Un matin, il ressent le besoin impérieux de gagner son pain, de quitter cette terre à jamais synonyme de déshonneur. « Je pars », écrit-il sobrement sur le bloc-notes placé à côté du téléphone. Il jette quelques affaires dans un sac à dos et s'en va le nez au vent, avec un billet de dix francs pour tout viatique.

Il marche à travers champs, en se dirigeant vers le sud, maraude pour ne pas écorner son pécule. Il dort dans des granges, se lève avec le soleil. Il est libre. Pour la première fois de sa vie, il n'a de comptes à rendre à personne. Il se taille une canne de pèlerin.

Après quelques jours de ce régime, il arrive dans la petite commune de Vitreux, dans le Jura. Pourquoi ce nom lui dit-il quelque chose ? Il s'engage dans un chemin, fait demi-tour en apercevant l'hôtel de ville, symbole de cette administration territoriale qu'il abhorre, et débouche sur une place occupée par un bâtiment majestueux. « Abbaye Notre-Dame d'Acéy » indique la pancarte fixée sur la grille. Il se souvient à présent pourquoi le nom de Vitreux lui a paru familier : c'est l'un des derniers monastères trappistes du pays. L'abbé, pour qui il servait la messe, voyait en la Trappe<sup>1</sup> la plus pure instance de l'Église. Les moines sont tenus au silence ; ils mènent une vie austère et contemplative, entrecoupée de tâches manuelles.

C'est le signe qu'attendait Scherbius. Il sonne à la grille et sollicite l'hospitalité. Après quelques pourparlers, il est autorisé à pénétrer dans l'abbaye. Il y restera deux ans, sous le nom de Frère Jérôme.

1. Le surnom de l'ordre cistercien de la stricte observance.

## *Frère Jérôme*

Pour convaincre les moines de l'accueillir en leur sein, Scherbius a pris quelques libertés avec la vérité. Il s'est présenté comme Hanz-Harald Durchstetter, un Allemand originaire de Lübeck, « cherchant la rédemption dans l'adoration du Christ après une jeunesse d'inqualifiable luxure ». Je lui demande comment il a échafaudé ce couplet. Il n'en sait rien : il a sonné à la porte et quelques secondes plus tard, il débitait son boniment. Le nom de Hanz-Harald Durchstetter ? Il jurerait l'avoir vu passer dans un livre. Quant à Lübeck, il lui semble presque y avoir grandi après avoir lu les *Buddenbrooks* de Thomas Mann.

Le moine de garde a fait appeler l'abbé Macle, qui dirige le monastère. Celui-ci a proposé au visiteur de l'héberger pour quelques nuits, « le temps qu'il se requinque et rende grâce au Seigneur pour ses bienfaits ». Scherbius s'est permis d'insister : il ne manque de rien sur la route et prie déjà plusieurs heures par jour. Il veut franchir une nouvelle étape dans son engagement au service de Dieu.

L'abbé Macle lui a alors brossé un aperçu

volontairement peu flatteur de la vie monacale : la liturgie omniprésente, la réclusion, le silence, l'absence complète de divertissement... Voyant qu'à chaque argument, le visage de son interlocuteur s'éclairait un peu plus, l'abbé a fini par se laisser fléchir.

La vie à Notre-Dame d'Acéy s'organise autour des sept offices codifiés par saint Benoît : matines (entre minuit et le lever du jour), laudes (à l'aube), tierce (vers 9 heures), sexte (vers midi), none (vers 15 heures), vêpres (vers 18 heures) et complies (avant le coucher du soleil). Entre ces séances de prière commune s'intercalent des études, des moments de recueillement personnel, du labeur manuel (travail agricole, fabrication de fromage et, dans certaines abbayes, de bière) ainsi que trois repas.

Scherbius se glisse rapidement dans son nouvel habit. Il se porte volontaire pour lire les Écritures pendant le dîner, une tâche que lui abandonnent volontiers les autres moines, trop contents de pouvoir savourer leur soupe. Sa mémoire exceptionnelle (sur laquelle nous reviendrons) fait sensation. Connaissant pratiquement par cœur le Nouveau Testament, il compare avec aisance les formulations des Évangiles.

Il loge dans une cellule de trois mètres sur deux, meublée d'un lit, d'une tablette, d'une chaise et d'une lampe de chevet. Il lave lui-même son froc et ses draps. La bibliothèque de l'abbaye contient des milliers de volumes, mais aucun – et pour cause ! – de ses auteurs de prédilection.

Il est constamment affamé. Les trois collations quotidiennes ne suffisent pas à nourrir un adolescent

en pleine croissance. Il aurait besoin de viande, de féculents, de poisson ; on lui sert des soupes de légumes, de la salade, du melon. Il s'allonge de dix centimètres, sans gagner un kilo. Supplémenter son alimentation devient une obsession. Il chaparde à la cuisine, mâche des feuilles grasses, pile des noisettes en cachette. Il reste désespérément maigre.

Les autres moines l'apprécient. Il faut dire qu'il leur montre une grande déférence et les décharge de tâches ingrates pour tromper son ennui. Il rend vingt ans au plus jeune.

Le matin, Frère Jérôme est proposé à la traite des vaches. Un tiers de la production subvient aux besoins du monastère ; un tiers part dans la fabrication de fromages ; le reste est collecté par une coopérative voisine. « Le plus dur, raconte Scherbius, c'est l'odeur épaisse, le fumet du lait tiède qui vous gicle entre les mains, éclabousse les vêtements, détrempe la paille. Et si, par malheur, vous renversez le seau, c'est abominable. » Heureusement, c'est un élève doué. Il apprend à presser la base des pis en cadence, à extraire les dernières gouttes au fond des mamelles. Traire une vache à la main prend facilement une demi-heure. Les trappistes refusent de se mécaniser.

Être affecté aux étables ne présente pas que des inconvénients. C'est en effet l'un des rares endroits où les moines sont autorisés à parler – à leurs bêtes. Scherbius apostrophe ses frisonnes à tout propos : « Bonjour, mes beautés ! Là, tout doux. On a bien dormi ? Oh oui, je sens qu'on a bien dormi... » Frère Guillaume, habitué à travailler en silence, lui lance des regards noirs.

Au bout de huit mois, Frère Jérôme est muté à l'atelier, une unité de traitement des métaux par électrolyse. La tâche, si elle n'est guère enthousiasmante, permet des contacts bienvenus, quand bien même ceux-ci se limitent à des discussions techniques. Car, de toutes les privations imposées par la vie monacale, c'est le silence qui pèse le plus à Scherbius. « Nous n'étions autorisés à parler qu'en deux circonstances : pour prier et pour accomplir notre travail. S'enquérir des lectures d'un frère, lui souhaiter bon appétit, frapper à sa porte quand ses quintes de toux secouaient les murs était rigoureusement proscrit. Le trappiste retient ses émotions, il rit sans bruit, pleure sans larmes. Sa béatitude se lit sur son visage, mais ne doit jamais s'entendre. Pourtant, j'aurais tout donné pour pouvoir crier ma liesse quand le soleil levant inondait le chœur de l'abbatiale. »

Les bavardages de Scherbius nuisent à son avancement. Après un an, il est toujours cantonné au rang de postulant, qui précède celui de novice. L'abbé Macle est partagé sur sa nouvelle recrue. D'un côté, Frère Jérôme est assidu aux offices, possède le Saint Livre sur le bout des doigts, ne se plaint ni du froid ni de la chère, qui ont rebuté tant de candidats avant lui. De l'autre, il cherche toutes les occasions de sortir, que ce soit pour aller vendre les fruits au marché ou pour conduire la 2 CV du monastère au garage. Et puis il grandit encore, ce qui prouve qu'il a menti sur son âge.

Vingt-trois mois après lui avoir ouvert les portes de Notre-Dame d'Acey, l'abbé Macle explique à Frère Jérôme qu'il n'est, selon lui, pas taillé pour la



vie ecclésiastique. « Il y a d'autres façons de servir Dieu. Retrouvez la compagnie des hommes. Apprenez un métier. Fondez une famille peut-être. Nous prierons pour vous. »

Je demande à Scherbius comment il a vécu son renvoi. « Bien. Pour tout dire, je m'y attendais. Si un aspect de la vie monastique vous déplaît, mieux vaut vous y résigner tout de suite, car ce n'est pas près de changer. Moi, j'espérais toujours trouver du steak au réfectoire ou *Les Trois Mousquetaires* à la bibliothèque. Ce n'était pas bon signe. »

Il ne regrette pas l'expérience pour autant. « Si on nous avait dit à mon admission que je tiendrais deux ans, ni l'abbé Macle ni moi ne l'aurions cru », s'esclaffe-t-il.

Il affirme avoir beaucoup appris à Vitreux, à commencer par la discipline. « Il faut du courage pour quitter son lit au milieu de la nuit dans la froidure de l'hiver, prier une heure, se recoucher et remettre ça avant le chant du coq. Il en faut bien davantage pour recommencer le lendemain, et le jour d'après, en sachant que ce rythme date du VI<sup>e</sup> siècle et sera encore en vigueur longtemps après notre mort. J'avais besoin de me prouver que j'étais capable d'un tel sacrifice. »

Cette dernière remarque confirme, s'il en était besoin, que les motivations de Scherbius étaient moins religieuses que spirituelles. Je lui apprend que Demara a lui aussi tâté de la vie monastique. Il n'est pas surpris. « Je n'aurais pas su le formuler ainsi à l'époque, mais il est évident que sous couvert de chercher Dieu, c'est ma propre personnalité que je tentais d'élucider. » En revanche, quand je suggère

# Antoine Bello

## Scherbius (et moi)

« Scherbius est à la fois le rêve et le cauchemar d'un thérapeute, au point que je serais parfois bien en peine de dire qui est le cobaye de l'autre. »

Jeune psychiatre à l'avenir prometteur, c'est plein d'ambition que Maxime Le Verrier accepte de prendre en charge le captivant Scherbius, un « imposteur » qu'on suppose atteint du syndrome de personnalités multiples. Mais, au fil des séances, le médecin peine à démêler le vrai du faux. Qui est vraiment Scherbius ? Du cabinet médical jusqu'à la prison centrale de Saint-Martin-de-Ré en passant par les productions de Hollywood, la relation thérapeutique vire bientôt à l'obsession.

« Entre mise en abyme et piège littéraire, Antoine Bello livre un roman haletant. »

Léonard Billot, *Les Inrocks*



Scherbius (et moi)  
**Antoine Bello**

Cette édition électronique du livre  
*Scherbius (et moi)* d'Antoine Bello  
a été réalisée le 23 juin 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072875168 - Numéro d'édition : 360632).

Code Sodis : U30278 - ISBN : 9782072875199.

Numéro d'édition : 360635.